FRC 2.14143a 14143

POËME
SUR LA MORT,

PAR GAMON,

REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

A Paris, le neuvième jour de ma proscription, j'ai composé ces vers en présence de la Mort.

Littèræ solatium in adversis, etc.
CIC.

DES trônes sont brisés, des empires s'écroulent;
Les générations et les siècles s'écoulent:
Les malheureux mortels séroient-ils engloutis
Dans la nuit du néant dont ils étoient sortis?
Quel œil de l'avenir percera les nuages,
Pour découvrir l'abîme où se plongent les âges?

THE NEWBERRY LIBRARY

Où sommes-nous portés par l'instant qui nous fuit?
Hélas! la vérité se cache à mon esprit:
A ma foible raison des limites tracées,
Dans un cercle borné retiennent mes pensées.
Je ne puis me connoître; incertain de mon sort,
Je consume ma vie, et je cours à la mort.

O mort! pâle déesse, aux humains formidable,
Tout subit ici bas ton joug inévitable:
Les peuples et les grands sont soumis à ta loi;
Ton spectre inanimé jette par-tout l'effroi.
Qu'annoncent ces terreurs que les sens nous commandent?
Est-ce que, dans tes bras, les douleurs nous attendent?
S'il en étoit ainsi, suspends, suspends tes coups:
Mais peut-être tu viens sans haine, sans courroux,
Arrachant les mortels au démon de la vie,
Leur ouvrir le chemin d'une heureuse patrie.
J'embrasse cette idée, et, fût-elle une erreur,
Adopte-la, mortel, pour soulager ton cœur.

Mais quoi! devant mes yeux la vérité s'avance;
Dans le sein de la mort votre bonheur commence:
Hommes, n'en doutez pas; la raison a parlé;
Ce secret par sa bouche est enfin révélé.
Quel transport me saisit! quel nouveau jour m'éclaire!
Je vole dans les cieux, je ne vois plus la terre.
Jours sans cesse agités, passagères grandeurs,
Liens avilissans qui comprimez nos cœurs,
Je vous brise sans peine, et mon âme immortelle
Brûle de s'élancer vers le dieu qui l'appelle.

Misérables humains! sur la terre penchés,
A ses frivoles biens vous rampez attachés;

L'aveugle ambition, entassant ses victimes,
Étouffe les vertus et conseille les crimes.
C'est elle, qui de l'homme égarant les desirs,
Brigant de vains honneurs, cherchant de faux plaisirs,
Au monde corrupteur bassement asservie,
Conçoit mille terreurs au terme de la vie;
La tombe à ses regards découvre les enfers;.....

L'homme juste est sans crainte, et voit les cieux ouverts.

Que j'aime à méditer sur les destins de l'homme!
Chaque jour, de la mort appelant le fantôme,
Mon ame le consulte avec un saint effroi;
Devant lui j'interroge et l'univers et moi.
Ces grands hommes d'un jour, je les passe en revue:
Une fois démasqués, qu'ils sont vils à ma vue!
Que de leurs passions je suis humilié!
Que la scène du monde est digne de pitié!

D'êtres de toute espèce, une foule infinie,
Aborde tous les jours du néant à la vie;
Et par mille chemins le caprice du sort
Les pousse tous les jours de la vie à la mort.

La nature en secret réglant nos destinées,
Marque à des points divers la fin de nos années.
Je ne l'accuse point, si la faulx du trépas
De bonne heure au tombeau précipite mes pas.
Eh! que ma vie en jours soit plus ou moins féconde,
Que m'importe! Une fois j'ai vu rouler le monde;
C'est assez, j'ai tout vu. Du cercle de mes jours
J'aurois pu, vieillissant, recommencer le cours,
Tristement répéter une même existence;
Mourant jeune, plutôt je reçois la naissance,

Et libre de douleurs, loin d'un monde pervers,
Plutôt je vais jouir d'un nouvel univers.

Mais quels gémissemens, quels cris se font entendre !
« Ami, pourquoi ces pleurs que je te vois répandre ?
» Je pleure, me dis-tu, mon fils infortuné,
» A la fleur de ses ans par la mort moissonné ;
» Sans doute il m'est permis d'accuser la nature ».
Eh ! sais-tu donc le sort que la mort lui procure ?
Si sa vie et sa mort sont un présent des dieux,
Pourquoi, d'un œil égal, ne pas les voir tous deux ?
Tu te réjouissois, quand sa foible paupière,
Pour la première fois, s'ouvrit à la lumière ;
Et lui, que tourmentoit l'instinct de ses malheurs,
Poussoit déja des cris et répandoit des pleurs.
« Je vais, se disoit-il, rencontrer sur la terre,
» La peste, les tyrans, la famine et la guerre ».
Mortels, ne pleurez pas l'homme sur son tombeau,
Mais plutôt que vos pleurs arrosent son berceau.

Combien de scélérats, vils fardeaux de la terre,
Traînent dans les forfaits une longue carrière !
Que d'hommes vertueux, chers à l'humanité,
Passent rapidement sur ce globe agité !
Si, nous donnant la mort comme un présent funeste,
De longs jours signaloient une faveur céleste,
Aux scélérats, grand dieu ! les accorderois-tu ?
Non, non, tous tes bienfaits sont dus à la vertu.
Quel exemple nouveau m'instruit et m'épouvante !
Je vois près de Mirza périr sa jeune amante ;
Mon ame à ces objets s'attache avec transport,
Et je vais raconter leur tendresse et leur mort.

Mirza, tendre et sensible, et dans la fleur de l'âge,
A Fatmé de son cœur avoit offert l'hommage ;

La grace et la jeunesse embellissent Fatmé :
Mirza touche au bonheur ; il aime, il est aimé.
Le jour est arrivé, le jour de l'hyménée,
Qui va de ces amans unir la destinée :
Déja l'astre des nuits a commencé son cours ;
Ses paisibles clartés invitent aux amours.
Fatmé, quelle rougeur, quel feu divin colore
Ces innocens appas que ton amant adore ?
Son cœur impatient, ému de tes beautés,
Appelle en soupirant l'heure des voluptés :
Bientôt te dévorant de ses regards avides,
Il verra la pudeur fermer tes yeux timides ;
Dans les ravissemens, sous le poids du plaisir,
Bientôt il sentira tes forces s'affoiblir.
Tout en proie aux transports de l'amour le plus tendre,
Il séchera ces pleurs que l'amour fait répandre ;
Ces pleurs délicieux dont s'enivre un amant,
Gage de l'innocence et du vrai sentiment.
Sur ton sein palpitant il penchera sa tête ;
Dans ses bras amoureux il tiendra sa conquête ;
Et ses sens enivrés parcourront tour à tour
Des charmes, à ses yeux cachés jusqu'à ce jour.....

Mais le lit nuptial s'ouvre..... leurs cœurs s'embrassent ;
La volupté commence, et leurs bras s'entrelacent :
Un sentiment profond fait expirer leur voix ;
Leurs lèvres, s'unissant pour la première fois,
Se transmettent déja le feu qui les embrase.
En ce moment, ô ciel ! ta foudre les écrase !
Les talens, la beauté, l'amour et les vertus,
Ils réunissoient tout ; ces amans ne sont plus.

Dieux ! me suis-je écrié dans ma douleur profonde,
Le chef-d'œuvre des cieux et l'ornement du monde,

Mirza, Fatmé, ... pourquoi, pourquoi, Dieux inhumains,
Détruisez-vous ainsi l'ouvrage de vos mains?
Une voix étouffant ce coupable murmure,
« Respecte, a-t-elle dit, l'auteur de la nature.
» Les cœurs de ces amans que tu crois malheureux,
» Goûtent en ce moment le pur bonheur des cieux.
» Fortunée à jamais, leur ame est affranchie
» Des vices et des maux attachés à la vie;
» La mort, de leurs vertus, leur assure le prix,
» Et Dieu verse sur eux ses bienfaits infinis.

Que j'envie, ô Mirza, ta mort douce et soudaine!
Mais souvent, à pas lents, la douleur nous entraîne,
Par d'horribles chemins la mort nous fait passer.
Mortel, avec courage il les faut traverser;
Et, soit que les tyrans ordonnent ton supplice,
Soit qu'usé par les ans ton corps s'anéantisse,
D'un front calme et serein envisageant la mort,
Vers le séjour des Dieux prends un sublime essor.

An III de la République.